

Christine Sefolsha artiste peintre

Une passante dans les marges du monde

Philippe Dubath Texte
Patrick Martin Photo

La belle photographie ci-contre présente Christine Sefolsha dans son atelier de Montreux. L'artiste est assise devant un de ses tableaux, on y voit un cargo chahuté par le temps qui passe et par les vagues de l'océan. On pourrait le croire en danger, mais il tient bon, il suit sa route, il est solide. «Le cargo, c'est la vie, c'est prendre tout ce qu'on est et partir. Nous ne sommes que des passants.»

Le voyage, c'est-à-dire l'histoire personnelle de Christine Sefolsha, a vraiment commencé quand elle avait dix-neuf ans. Elle finit alors sa matu en langues modernes à Neuchâtel, elle est amoureuse d'un vétérinaire sud-africain-blanc, c'est important à savoir - et tous les deux partent pour Johannesburg où va bientôt naître leur enfant, Christophe. Christine sortait d'une vie aisée à la Tour-de-Peilz, câlinée par une nounou italienne inoubliable de tendresse, mais elle allait découvrir tout autre chose.

En Afrique du Sud, elle seconde son époux - anesthésies, radios, opérations sur les chevaux - et s'éprend de la terre, de la luxuriance, de la présence foisonnante des animaux, même si les serpents se baladent sur les lustres de sa chambre et si les crapauds dodus lui disent bonjour le matin dans ses chaussures. Mais elle frôle avec effroi les règles de l'apartheid. «Tout était codifié, humainement inacceptable, il fallait faire comme ceci et pas comme cela. Plus le temps passait, moins je me sentais à ma place tout en comprenant qui j'étais. Je ne pouvais pas vivre ainsi, d'autant plus qu'être artiste dans ces conditions était impossible. Un jour un rideau s'est ouvert...»

Par des connaissances de la communauté juive, proche de la communauté

artistique et culturelle noire, Christine entre dans un jardin extraordinaire de création, d'art et de révolte, de militantisme. Le rideau, oui, s'ouvre sur une autre scène et une autre lumière. «C'était comme si je quittais une coquille. Dans cet univers à l'opposé de celui qui était le mien depuis plus de sept ans, mon désir de peindre devenait plus fort que jamais.»

Puis c'est la rencontre avec un saxophoniste talentueux, éclatant, Pat Sefolsha. La femme blanche proche des Noirs est montrée du doigt par les Blancs. Menaces et questions. La vie en Afrique du Sud n'est plus possible. Ils partent pour la Suisse, où Christine va pouvoir peindre davantage tout en assumant son rôle de maman, puisque Thabo et Kgomotso vont bientôt naître à La Tour-de-

«Dans ma peinture, je ne sais pas être ludique, ni à la mode, je ne sais qu'être sincère»

Peilz. Le retour commence pourtant avec rudesse: en peu de temps, les parents de Christine meurent. Mais le cargo tient bon, il avance, malgré les doutes. «Je n'étais pas allée aux Beaux-Arts, alors je pensais ne pas avoir le droit de faire de la peinture un métier. Mais une merveilleuse professeur de l'Art Center College, où j'ai passé six mois, m'a encouragée à approfondir mon monde, à croire en moi. Plus tard, j'ai rencontré Geneviève Roulin, conservatrice du Musée de l'Art brut. Grâce à ces personnes, j'ai accepté de me sentir dans les marges du monde sans en souffrir.»

Les marges, Christine Sefolsha ne les quitte décidément pas. Son atelier est au cœur d'une usine invisible, connue seulement des Montreusiens curieux. Un jour



Carte d'identité

Née le 23 juillet 1955

1975-1976 «Naissance de Christophe, diplôme de maturité et départ pour l'Afrique du Sud.»

1983-1984 «Retour d'Afrique du Sud. Décès successifs de mes parents et naissance de Kgomotso et Thabo.»

1995-1996 «Je rencontre Geneviève Roulin, conservatrice de la Collection de l'Art Brut. Exposition aux États-Unis.»

2005 «Début de la collaboration avec l'Atelier Raymond Meyer de Lutry.»

2007 «Exposition monographique au musée de la Halle St Pierre (Paris)»

qu'elle promenait son chien et admirait la haute cheminée de briques rouges, elle a frappé à la porte et demandé si par hasard, dans ces émouvants locaux historiques, il y avait une place pour elle. Depuis quatre ans, elle y déploie ses papiers et y mélange ses encres, elle y croise les électriciens, elle y côtoie le torrent qui descend des Rochers de Naye. «La cheminée est ma voisine!»

Loin de tout et proche de tout, Christine peint. Mais pourquoi? Sa réponse, c'est peut-être l'élégante et profonde monographie qui paraît ces jours et porte son nom. «C'est vingt-cinq ans de bonheur. Je me dis que j'ai quand même fait ça et que j'ai donné à manger à mes enfants.»

Tiens, à propos d'enfant: le public a

appris à prononcer Sefolsha grâce à Thabo, basketteur renommé. La maman est-elle agacée de devoir (presque) se faire un prénom? «Disons que parfois, oui, ça m'énerve un peu d'être résumée à ce rôle de mère de Thabo. Je peignais avant d'avoir des enfants! Mais je suis fière de mes fils et mon nom, je m'en fiche. Ce que j'aimerais, c'est que le public, devant mes tableaux, perçoive que je ne suis pas liée à une veine contemporaine, à une tendance branchée, ludique. Je ne sais pas être ludique, ni à la mode, je ne sais qu'être sincère, hors du temps.»

Galerie Univers, Lausanne. Christine Sefolsha. Voyage onirique. Jusqu'au 5 décembre. www.galerieunivers.com

Histoire

Ce jour-là

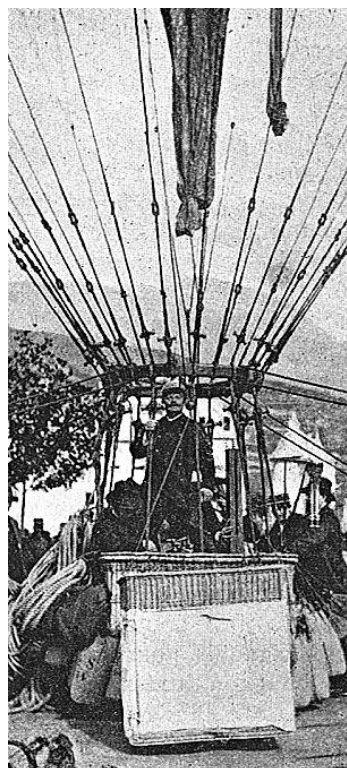
Tiré de
du

“

”

Il fait l'actualité le 5 novembre... 1892

Avec son ballon, Spelterini a fait rêver Lausanne



Article paru

Feuille d'Avis de Lausanne.
Archives consultables sur
scriptorium.bcu-lausanne.ch